

Editions l'Air du Temps
Martine Thorre-Gachet

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteure est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Code ISBN : 979-10-227-6575-6

Martine THORRE-GACHET

ROUSSES

ROMAN

*Pour mes filles, femmes libres et indépendantes,
Pour mes petites-filles, pour qu'elles le deviennent...*

*Bien des gens, experts ou pas, l'ont dit avant moi, nous sommes
le fruit de notre enfance. Bien sûr, il y a quelques aptitudes au
bonheur ou au chagrin, déposées dans notre berceau par des fées
ou des sorcières...*

Avant, ailleurs

Une voix s'éleva dans la petite église d'Ainhoa en ce dimanche matin de mai. Le soleil ardent de onze heures vibrait joliment à travers les couleurs des vitraux. L'Ave Maria de Gounod faisait monter les larmes de certains et l'admiration des autres devant la pureté de la voix dont le crescendo tutoyait presque l'impossible. Alba Sallabery faisait une fois de plus tourner les têtes et pas seulement pour sa voix de miel.

Elle se tenait en bas, avec les femmes, dans les églises basques les hommes se rassemblaient dans les galeries hautes. Elle chantait près de l'autel de Saint Georges, vêtue du noir qui signait son veuvage, mais contrairement à la tradition basque, sa flamboyante chevelure n'était pas dissimulée sous un crêpe sombre. Elle flottait sur ses épaules en boucles larges, rousses, et on s'attendait au teint pâle des femmes botticelliennes. Mais c'était le hâle des femmes qui travaillent la terre ou celui des femmes nées de l'autre côté des Pyrénées qui participait à son étrange beauté.

Alba Sallabery était veuve depuis un an et élevait seule son petit garçon, Gabi, 8 ans à l'automne. Son mari, Ozan, avait succombé à ses blessures après un accident de la route qu'il avait imprudemment provoqué. Alba s'était retrouvée sans ressources, elle qui depuis son mariage et jusqu'à ce jour tragique, n'avait eu pour obligations que l'éducation de son enfant, la tenue de sa maison et l'entretien de son jardin. Le maire du village, ému par sa détresse matérielle et ses courbes provocantes, créa pour elle un poste à l'école du village : elle était chargée de l'intendance et de l'entretien. Alba était d'un tempérament secret et bien malin celui qui aurait pu déchiffrer ce qui se passait derrière ses yeux vert pâle. Lorsqu'elle passait dans les rues du village, les hommes la suivaient longuement du regard et l'accompagnaient de réflexions grivoises qu'elle faisait semblant de ne pas entendre. Elle ne se servait pas de sa beauté, on eût dit même qu'elle l'ignorait. Bien sûr, elle avait accepté les hommages

d'Ozan qui s'étonnait qu'une femme aussi belle ait pu le choisir, lui qui n'avait rien pour la séduire. Il conduisait les camions des transports Elissalde, c'était un homme petit, sans charme, costaud, travailleur et bon.

Alba avait accepté de l'épouser pour échapper à sa famille qui la maltraitait depuis l'enfance. Elle s'était construite dans la violence, on lui jetait sa beauté à la figure comme si c'était un vice d'être aussi belle. Ses frères avaient voulu marquer leur empreinte sur son corps parfait. Elle leur avait alors montré sa force et sa colère, deux d'entre eux garderaient à vie sa morsure sur leur bras. Mais un jour, les 3 frères parvinrent à la déchirer, tour à tour, l'un tenant ses bras, un autre ses jambes. Elle ne pouvait se plaindre, dans sa famille les filles ne comptaient pas...

Ozan Sallabery qui l'observait depuis quelque temps, fut le seul à recueillir ses confidences, un soir où elle marchait sur la route de Saint-Jean pour échapper à sa famille et où il lui proposa son aide. Pourquoi se confia-t-elle à cet homme avare de mots mais qui la regarda d'une façon différente des autres, elle-même n'aurait pu le dire ? Peut-être un besoin de tendresse, de douceur, la tristesse de sa vie, la violence de ses frères, tant de chagrins enfouis, un trop plein de désespoir...

Sans attendre, Ozan lui proposa de l'épouser, il savait bien qu'elle ne l'aimerait pas d'amour, mais il lui proposa ses bras pour la protéger, ses mains pour la nourrir et la caresser, mais seulement si elle le souhaitait. Elle le crut lorsqu'il lui dit qu'il ne la forcerait jamais à rien, elle l'épousa rapidement, sa mère, pressée de se débarrasser de cette fille trop encombrante, donna son accord sans discuter.

Gabi s'annonça très vite et si Ozan lui avait apporté la paix et la douceur, la maternité fut un ouragan d'amour. La vie d'Alba tournait autour de l'enfant, Ozan partait toute la semaine faire des livraisons dans toute l'Espagne et ne rentrait que le vendredi. Il se sentait alors un peu exclu de leur relation fusionnelle mais était heureux quand l'enfant s'intéressait à lui et l'accompagnait le dimanche au café, sur la place du village, tandis qu'Alba chantait à l'église. En riant, e le traitait son mari de mécréant parce qu'il n'en franchissait jamais le seuil. Il l'avait fait le jour de son baptême et de son mariage, disait-il, et c'était bien suffisant. Dieu

n'avait pas été généreux avec lui, sauf le jour où il lui avait permis de rencontrer Alba...

Elle continuait à chanter le dimanche à la messe de 11 heures. Ce jour-là, le père Lucas fit son prêche ennuyeux comme d'habitude, faisant vibrer sa voix lorsqu'il menaçait de la colère divine les fidèles pas assez assidus à ses offices. Cependant, avant de redescendre de son estrade, son ton se radoucit pour annoncer qu'un problème de santé l'obligeait à aller en ville se soigner pendant quelques mois et qu'il serait remplacé par un confrère. Il se proposait de le leur présenter au presbytère, autour d'une collation à la sortie de la messe.

Le temps était superbe et dans le bien-nommé petit jardin de curé, des tréteaux avaient été dressés avec des pots de sangria écarlate dans laquelle flottaient des morceaux d'orange parfumés de cannelle, avec des tranches de cochon noir de Bigorre, du jambon de Kintoa, des rillettes de canard et du gâteau basque. Une main délicate avait même tressé une guirlande avec des fleurs d'hortensias roses. Alba observait Gabi qui semblait s'ennuyer profondément. Amaïa, la mère d'un de ses copains de classe proposa à Alba qu'il passe l'après-midi avec son fils. Gabi piaffa d'impatience devant sa mère qui hésitait, elle n'aimait pas qu'il s'éloignât d'elle mais elle se fit violence, elle savait qu'elle ne devait pas l'enfermer dans sa solitude :

-« D'accord, je le conduirai chez toi en début d'après-midi mais je passerai le chercher à 16 heures, il n'a pas encore fait ses devoirs d'écriture et de lecture...

-Ah ! voilà le remplaçant du père Lucas... Il me semble bien jeune ce petit curé...

Un homme grand, très mat de peau, une longueur de cheveux christique, vêtu d'une soutane trop courte qui mettait en valeur sa carrure, serrait des mains, présenté par le père Lucas. Ils s'approchèrent et Alba reçut comme une déflagration le regard bleu du père Jean-Baptiste Pape qui s'accrocha sur elle

-Voici mon remplaçant temporaire, oui, il s'appelle père Pape, c'est peut-être prémonitoire, il pourrait se retrouver au Vatican après Ainhoa ! Voici

Amaïa et Alba, de bonnes chrétiennes, Alba nous régale de sa voix d'ange pendant l'office du dimanche, je soupçonne certains de venir à la messe uniquement pour elle !

Jean-Baptiste Pape sourit à cette hypothèse audacieuse mais se dit qu'il comprenait ces paroissiens amateurs de beauté. Il eut du mal à détacher ses yeux du visage de cette femme qui ne souriait pas mais lui tendit la main.

-J'ai hâte de vous entendre, Madame... lui dit-il, dévoilant une denture éblouissante.

Il s'éloigna pour rencontrer de nouvelles ouailles, on lui tendit un verre de sangria, il sembla apprécier ce qu'on lui offrait, il mordit avec ardeur dans les tartines au piment d'Espelette. Cet homme ne ressemblait pas du tout à un prêtre, le début des années 70 ne leur autorisait guère les fantaisies capillaires et cette soutane, bien que depuis 1962 elle ne fut plus obligatoire, ne semblait pas lui appartenir : trop courte, trop serrée, certains petits boutons avaient sauté au niveau du col blanc. Il avait dû l'emprunter pour faire bonne impression. C'est ce que se dit Alba que cela amusa. Elle sentit de temps à autre le regard de Jean-Baptiste Pape sur elle et curieusement, cela ne la gêna pas, cela lui fit même plaisir.

Elle appela Gabi, rejeta son épaisse chevelure sur un côté, et s'éloigna avec son fils qui dévorait une part de gâteau :

-Tu n'auras plus faim tout à l'heure.

-Ben, c'est la faute du père Lucas et à son bon casse-croute ! Il a l'air gentil le nouveau, tu trouves pas, Ama¹ ?

-C'est le père Jean-Baptiste Pape...

-Tu sais quoi ? J'ai entendu qu'il disait qu'il est né à Hendaye et qu'il faisait du surf ! C'est quoi Ama, le surf ?

-Je crois que c'est une planche pour aller sur les vagues, je n'en ai jamais vue et par là, personne n'en fait, d'abord ici, les gens ne vont pas souvent à la plage, pourtant elle n'est pas loin...

-On ira ? Dis oui, Ama, on n'y est allé qu'une fois avec mon papa...

¹ Ama : maman en basque

Le cœur d'Alba se serra à l'évocation de cette journée à Guétary où Ozan leur avait offert un magnifique moment, restaurant en bord d'océan, promenade sur la plage, ils s'étaient amusés dans l'eau avec Gabi... Cet homme était bon et gentil, il lui manquait tant...

Ici, maintenant

Franck Pelletier a été odieux ce matin. Tout l'orchestre l'a maudit, comme moi. Sa notoriété lui monte à la tête. L'empathie, il ne connaît pas. Faustine Evrard, premier violon, magnifique musicienne, vient de perdre ses parents dans un accident de la route. Elle est revenue ce matin après 15 jours d'arrêt des répétitions. Pelletier l'a traitée comme si rien n'était arrivé, lui reprochant même un manque d'énergie dans son interprétation au premier acte du Rigoletto.

Moi, j'ai la chance d'interpréter Gilda, la fille de Rigoletto, le bouffon de la cour. Cette fille, folle de son séducteur qui se moque d'elle, me touche. Je crois que je mets beaucoup de cœur dans ce rôle. N'empêche, je n'aime pas Pelletier et pourtant nous préparons ce spectacle pour les Chorégies d'Orange, antique théâtre si inspirant, impossible de lui échapper.

Bordeaux est triste comme le temps en ce jour de mai. Je quitte le Grand Théâtre, Léone m'attend à côté dans le restaurant du chef Estebest dans l'une des galeries latérales de l'opéra. Elle a eu de la chance d'avoir une table car il y a en général trois semaines d'attente...

Léone est mon amie, costumière de talent, elle sait tout de moi... Enfin presque. Nous nous sommes rencontrées il y a quinze ans et elle m'a vue dans tous mes états d'âme et mes aventures lyriques. Elle a créé pour moi les robes de la *Traviata* et de *Dorabella* dans *Così fan tutte*, entre autres merveilles. C'est une personne positive, toujours de bonne humeur, au rire magistral et infiniment communicatif. Elle est petite, moelleuse comme un loukoum et frisée comme un mouton orange. Elle finit toujours son café en passant son index sur le bord de sa tasse pour en récupérer au fond la dernière goutte. Je la dérange alors qu'elle est plongée dans la lecture de « l'Equipe », source d'étonnement pour moi qui ne suis pas du tout sportive même si mon mari est un sportif de haut niveau !

- Alors tes créations pour *Guillaume Tell*, elles en sont où ?
- J'ai commandé pour toi car je n'ai pas beaucoup de temps : *Ravioles de gambas sauce curry coco et île flottante aux framboises fraîches...*

Léone me répond en buvant une gorgée de vin blanc que je suppose sec et fruité, comme elle l'aime.

- Les robes pour Hedwige et Mathilde sont au modélisme, le costume de Guillaume est en train d'être couché sur le papier, j'avance, j'avance ! J'adore la voix de ce type, comment tu l'appelles ?

- Francesco Scusi, c'est un merveilleux baryton, j'ai chanté avec lui dans le Barbier de Séville, j'étais Berta, la femme de chambre de Bartolo et...

- Stop ! On ne parle pas boulot !

- C'est toi qui as commencé...

- Dis-moi plutôt comment ça se passe chez toi ? Tu as une petite mine, ma Tina ...

- C'est étrange... Je scrute la grosseur de Tosca en observateur extérieur comme s'il ne s'agissait pas de ma propre fille. L'enfant qu'elle porte est un mélange surréaliste que j'ai accepté... Gervais regarde son ventre s'arrondir avec attendrissement, il est comme émerveillé de ce qu'il a fait et me prend à témoin de son œuvre... Je suis à la fois dévastée et heureuse de lui avoir fait ce cadeau.

- Tu sais que je ne te juge pas même si j'ai du mal à comprendre ta générosité et ta folie, car vue de l'extérieur c'en serait une pour la plupart des gens... A mes yeux, l'amour que tu as pour ton mari ne justifie pas ce que tu as fait, Tina, je n'approuve toujours pas, tu le sais, mais et je suis là pour toi, quoiqu'il arrive maintenant. Je ne dirai jamais ce que tu m'as confié. C'est votre histoire à toi, Gervais et Tosca, pas la mienne.

Je chipote dans mon assiette, pourtant les ravioles de gambas sont délicieuses mais il est vrai que *mon* histoire, comme le dit Léone, entrave souvent mon appétit depuis quelque temps et qu'elle doit resserrer mes robes, il est loin le temps où Palatina était une petite boulotte... Les clavicules trop saillantes de Tina Sévériano (Léone préfère mon diminutif) sont un problème pour ma costumière préférée.

Léone et moi retournons au grand Théâtre, elle, dans son atelier de plumes et de paillettes et moi dans la grande salle des répétitions avec mes compagnons chanteurs et musiciens. J'ai toujours aimé mon travail, les longs entraînements, les échauffements de voix, le moment parfait où voix et musique s'unissent sous la baguette du chef ou de la cheffe d'orchestre. Parfois les larmes montent, d'épuisement ou de plaisir, mais là, je parviens à ne penser à rien d'autre.

Je monte dans ma voiture, une grosse Cooper marine offerte par Gervais pour mes loyaux services, je suppose... Non, je ne le suppose pas, je le sais. Pourtant, il me semble que ce cadeau n'est pas à la hauteur de mon offrande. Voilà que je ressasse les mêmes idées sombres qui vrillent mon cœur depuis quelques mois, depuis que j'ai accepté la terrible proposition de mon mari...

Alba lavait les fenêtres du bureau de la maîtresse-directrice de l'école. Une pluie venue du Maroc avait déposé une poussière ocre sur les vitres pendant la nuit. Mais ce matin, le soleil rendait sa splendeur au Pays basque et magnifiait tous les tons de verts de la création.

Elle chantonnait « *Ce n'est rien* » de Julien Clerc, que l'on entendait beaucoup à la radio en 1972. Elle connaissait autre chose que les chants religieux. Elle avait noué ses cheveux roux en une unique tresse et portait un tablier bleu sans manches qui laissait voir ses bras bronzés. Il faisait un peu frais mais elle mettait beaucoup d'énergie dans sa tâche. Alba, élevée sans attention, sans avoir eu droit à la parole, n'était pas bavarde. A l'école, enfant, elle n'avait pas grand-chose à raconter, ni à montrer. Les beaux vêtements, les excursions à la plage ou dans la montagne, les lundis matin pleins d'anecdotes, ce n'était pas pour elle. Mais elle écoutait les autres filles qui expliquaient que quelque chose existait en dehors des cris, des taloches, de la mauvaise nourriture, des bagarres de ses frères alcoolisés, de l'absence du père et du manque de tendresse. La seule chose qui lui appartenait à elle et rien qu'à elle, c'était sa voix, ce don reçu à sa naissance et que personne dans sa famille ne lui avait transmis.

Elle n'était pas une élève brillante, certes, mais elle avait une belle écriture ronde et aimait la lecture. Chez elle, il y avait toujours à faire, en rentrant de l'école, sa mère se plaignant que l'entretien de quatre enfants après l'abandon de son mari, (elle prononçait toujours *abandon* d'une voix de victime) était épuisant pour elle. D'ailleurs, Alba était une fille et le rôle d'une fille n'était-il pas de s'occuper du ménage de la maison, de ceux qui y vivaient et de servir les hommes ? Bien sûr, entretenue dans ce genre de préceptes, elle aurait pu ressembler à sa mère, à sa grand-mère, ses cousines, à toutes les femmes de sa famille. Mais sa voix de miel l'avait sauvée d'une soumission ancrée dans son ascendance et sa culture.

A 9 ans, la maîtresse avait compris la magie de cette voix, en avait parlé au curé de l'époque, un religieux mélomane qui s'était occupé de la faire travailler avec la chorale de l'église. Très vite, on vint aux offices pour entendre le prodige. Alba adorait les répétitions parce que d'une part, elles l'éloignaient de sa famille et, d'autre part, parce qu'elle entraînait dans une phase mystique qui lui fit croire en Dieu : l'église transcendait sa voix. En chantant, elle se rapprochait de Lui et des anges et les autres le croyaient aussi. Adélaïde Lizzu, la femme qui dirigeait la chorale était d'une grande piété, elle lui donna à lire des lectures saintes qui développèrent chez Alba une curiosité mystique. A douze ans, elle demanda à son institutrice d'autres lectures. Elle lut ainsi, se cachant de sa famille dans la remise derrière le jardin, *Les contes bleus du chat perché*, *Alice au pays des merveilles*, *le Magicien d'Oz*, *le Petit prince*... Dans cette remise ou quelque temps plus tard, ses frères lui firent comprendre que sa vie n'aurait rien d'un pays des merveilles. Mais il était trop tard, elle avait déjà commencé à rêver à une autre vie que la sienne, où il y aurait des arcs en ciel, où elle pourrait traverser les miroirs et rencontrer des lapins géants, des magiciens et peut-être, un jour, écouter le petit prince qui était si sage.

A la récréation, Mirella, la maîtresse des CP/CM1, vint fumer sa cigarette vers Alba. Elle appréciait Alba, cette mère d'élève un peu sauvage qui savait écouter.

-Alors Alba, tu as vu le nouveau curé ? Moi, en bonne laïque qui ne va pas à la messe, je ne l'ai pas rencontré évidemment, mais à ce qu'on dit, enfin surtout les femmes, il est charmant ; pas beau mais très charmant, regard bleu, sourire fascinant, même sa dégainée fait parler ; il faut dire que jusque-là, on a plus vu des curés chauves et bedonnants qu'un athlète à cheveux longs !

-Oui, je l'ai vu au presbytère, c'est vrai qu'il est différent des autres prêtres mais il est trop tôt pour en dire plus ; on verra dans quelques sermons...

-Tu veux dire si son ramage ressemble à son plumage ?

Alba rit en imaginant Jean-Baptiste Pape en corbeau, lui qui lui avait paru solaire, satisfaite d'avoir trouvé ce qualificatif après avoir longuement réfléchi à ce que cet homme lui inspirait.

Elle vivait à cinq kilomètres à l'extérieur du village, elle faisait les trajets à bicyclette, Gabi aussi, à vélo devant ou derrière sa mère. Un petit chemin bordé d'herbes indisciplinées qu'elle tentait de faucher de temps en temps, conduisait à une habitation basque, modeste, aux traditionnels volets rouge sang de bœuf. Ozan venait juste de refaire les peintures lorsque l'accident était arrivé.

Alba l'avait chaudement remercié d'avoir rendue joyeuse cette maison qu'il avait achetée dès qu'Alba fut enceinte. Il s'était attaché à rendre l'intérieur confortable, avait même installé une salle de bain avec une baignoire pattes de lion, pour Alba, le comble du luxe, elle qui faisait sa toilette avec un gant, dans la cuisine, lorsque ses frères n'étaient pas là. Elle aimait cet endroit devenu chaleureux grâce à son goût et un petit talent de couture. La maison n'était pas grande, deux chambres, une grande pièce avec une table en bois sombre et des fauteuils. Une petite cuisine avec un fourneau en émail bleu et une souillarde pour la lessive et le garde-manger. Un grand jardin par endroits indiscipliné, semblait veiller sur la maison, et lorsqu'on approchait de l'entrée, on ne pouvait qu'admirer de somptueux hortensias bleu marine. Un ami routier d'Ozan en avait rapporté un de l'île de Bréhat, l'île aux fleurs.

Cette maison était le seul bien qu'elle n'aurait jamais, se disait-elle souvent. Pourquoi devrait-elle aller vivre ailleurs ? Elle n'imaginait pas qu'un autre homme qu'Ozan puisse habiter ici, d'ailleurs elle ne s'imaginait qu'élevant son fils et chantant pour son plaisir et celui des autres.

Gabi était un enfant très câlin qui avait les traits de sa mère et l'énergie de son père qui lui manquait beaucoup. De temps à autre, il testait les limites d'Alba, la provoquait à propos de l'école qu'il n'aimait pas et des devoirs qu'il détestait faire.

-C'est quoi ça ? lui dit-elle en lui montrant une page de son cahier de dictées sur laquelle étaient dessinées et coloriées des planches larges.

-Des planches de surf, c'est Peyo qui m'a expliqué à quoi ça ressemble...

-Tu étais obligé de les dessiner sur ton cahier de classe ?

-Ama, c'est pas grave, je vais arracher la page, de toute façon, je voulais l'afficher dans ma chambre !

-C'est nouveau cet intérêt pour le surf ?

-Peyo, il a rencontré le nouveau curé qui lui a expliqué des trucs sur le surf et il m'a raconté... J'aimerais bien faire du surf...

-Il se trouve que nous habitons à la campagne et que pour faire du surf, il faut vivre à l'océan. Donc, tu devras attendre d'être plus grand et d'avoir une voiture pour aller à l'océan... En attendant, écris ce que je vais te dicter.

Gabi souffla bruyamment en fronçant les sourcils et de mauvaise grâce commença à écrire.

Ici, maintenant

Difficile de sortir de Bordeaux, la circulation devient de plus en plus dense de jour en jour. Evidemment, ce serait plus simple de vivre dans le centre-ville et de ne plus avoir besoin de voiture mais cela n'a pas été possible, Gervais ne l'a jamais voulu et ce n'est pas maintenant qu'il va changer d'avis. Pour lui, un enfant ne peut s'élever qu'à la campagne, pas dans une ville polluée par les émanations des gaz carboniques et les crottes de chien sur les trottoirs.

Il va enfin avoir cet enfant dont il a tant rêvé et rien ne sera assez beau pour lui. Le domaine acheté il y a quelques années, à l'écart de toute vie humaine, est une splendeur. Un château en pierres blondes, perdu dans un golf de 9 trous. Les premières habitations se trouvent à 10 kms. On dirait que toutes les ressources de la haute technologie se sont déployées chez nous. Des caméras sont installées partout à l'intérieur et à l'extérieur. François Déritier, notre homme à tout faire, gère aussi bien cette installation compliquée que la perfection du golf. Mais nous rendre visite est une aventure...

Mon mari est riche. C'est un golfeur professionnel international. José-Gervais Sévériano, 39 ans, est né dans une famille riche mais a accru sa fortune en gagnant des compétitions prestigieuses comme la Rider cup, la Race of Dubaï, à la suite de quoi les sponsors lui ont fait des ponts d'or...

Le boîtier du portail à l'entrée du domaine, modestement baptisé *l'atelier du roi*, reconnaît l'empreinte de mon pouce et s'ouvre sur une longue allée cavalière. Il n'y a plus de chevaux dans ce château mais des garages qui abritent plusieurs voitures puissantes et silencieuses. Gervais, il préfère qu'on l'appelle ainsi car il trouve José trop commun, aime le feulement des bagnoles racées.

J'enclenche mon lave-vitre et mes essuie-glaces, il a plu un peu et une fine pellicule ocre est collée sur le pare-brise. Une image me revient : ma mère en train de faire les vitres de notre maison, se plaignant du vent, le chergui, qui poussait chez nous les nuages marocains remplis de cette même poussière jaune...

Gauthier n'a pas rangé son skate et son vélo avant de partir chez son père, c'est moi qui vais prendre la réflexion de Gervais, comme quoi mon fils n'a aucune rigueur et ne prend pas soin de ses affaires. Le mieux, c'est que je les rentre avant qu'il ne s'en aperçoive afin que la soirée soit bonne. Il est vrai que lorsque Gervais part à l'étranger, ce qui arrive très souvent, je suis plutôt une mère laxiste avec Gauthier qui est un ado dans toute sa splendeur et je sais que je manque de fermeté. J'ai du mal avec sa nonchalance, que dis-je sa mollesse, la crasse et le désordre de sa chambre, sa moue désabusée, ses cheveux à la « *je suis au bout de ma vie* », comme dit sa sœur, son ton arrogant qui semble dire, *vous êtes tous nuls, moi j'ai tout compris...* J'ai du mal à accepter que mon petit garçon avec sa bouille d'ange blond et ses mains de bébé ait disparu derrière ce personnage dégingandé qui semble mal dans son corps maigre et s'habille comme un basketteur américain. Ces derniers temps, il a décidé de sauver la planète...

Fred me reproche évidemment l'allure et le comportement de notre fils et je préfère ne pas savoir comment il gère la communication lorsqu'il s'en occupe, une semaine sur deux depuis notre divorce. Avec Tosca, tout a été facile. Pas de crise d'adolescence, les transformations physiques se sont passées en douceur, elle a toujours été une brillante élève, héritage supposé de son père, sérieux, carré, et non de moi, à l'improbable scolarité mais à la fantaisie et la puissance imaginaire depuis longtemps validées. Tosca me ressemble physiquement ainsi qu'à sa grand-mère basque. Les gens étaient toujours étonnés lorsqu'ils nous voyaient toutes les trois. Alba est morte l'an dernier, à 72 ans, emportée par un cancer foudroyant en trois mois. Mon chagrin ne finit pas, je l'aime tant, ma douce Ama. Notre relation était particulière à cause de tout ce que nous avons traversé, tout ce qui nous a lié. Perdre sa mère est comme se tenir au bord d'un précipice dont on ne voit pas le fond, lorsque la

femme qui nous a donné la vie nous quitte, dernier rempart avant notre propre disparition, nos repères se floutent, elle seule sait si oui ou non nous nous retrouverons... Et cette interrogation me terrifie, moi qui ai tant besoin d'elle, surtout en ce moment.

Je lui parle souvent et me demande si elle comprend ce que j'ai fait, j'ai besoin de croire que oui, Ama était si généreuse...

Je gare ma voiture, constate que Gervais est rentré, sa BMW rutilante bien rangée dans l'immense garage où d'autres grosses berlines attendent comme des scarabées géants.

Je pousse la porte de l'entrée, mon mari a la main sur le ventre de ma fille, il lève la tête et me sourit...